

# Corbo

## Au coeur du politique

Jean Philippe Desrochers

---

Number 295, March 2015

Corbo Mathieu Denis

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78188ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Desrochers, J. (2015). Review of [Corbo : au coeur du politique]. *Séquences : la revue de cinéma*, (295), 4-5.



## Au cœur du politique

Réussir un film politique n'est pas une mince affaire. Au Québec, récemment, Alain Chartrand s'y est cassé les dents avec **La Maison du pêcheur** (2013), en sombrant notamment dans la caricature et la superficialité. En fait, peu de longs métrages de fiction québécois s'y sont frottés avec succès : les rares exceptions seraient **Octobre** (1994) et **15 février 1839** (2001) de Pierre Falardeau. **Corbo**, deuxième long métrage de Mathieu Denis, est de cette trempe.

Jean-Philippe Desrochers

Si **Laurentie** (2011), premier long métrage de Denis – coréalisé avec Simon Lavoie – n'était souvent que pure provocation, **Corbo**, à l'instar du **Torrent** (2012) de Lavoie (son deuxième long métrage à lui aussi), est une œuvre beaucoup plus sérieuse et mûre, et ce, aussi bien sur le plan de la forme que du contenu. Près de 50 ans après la mort de Jean Corbo, il existait peu de documents sur cet épisode de notre histoire. Le film de Mathieu Denis vient jeter un peu de lumière sur cet événement et sur l'époque effervescente, sur les plans sociaux et politiques, qui l'a occasionné. La fatalité du destin de Corbo, qui « allai[t] au rendez-vous de son geste » (comme l'écrit Miron dans son poème *Le Camarade* consacré au jeune militant), est évoquée d'emblée dès l'ouverture du film, alors que l'on nous montre le protagoniste marchant, filmé de dos, au ralenti.

L'action du film se déroule en 1966, année de la mort de Jean Corbo, quatre ans avant la Crise d'octobre. Mais l'année 1966 est aussi charnière : nous sommes à moins

d'un an du centenaire de la Confédération de 1867 et une importante élection provinciale a lieu en juin. À cette élection, le RIN (Rassemblement pour l'indépendance nationale), premier parti politique clairement indépendantiste, présente des candidats pour la première fois. L'élection de l'Union nationale de Daniel Johnson père, après six ans de règne libéral, sonnera-t-elle le glas de la Révolution tranquille ? C'est du moins ce que laissent entendre les membres de la famille Corbo, réunis pour écouter le résultat du scrutin. Se trouve donc ici, en somme, un contexte et un arrière-plan historiques au potentiel dramatique très riche.

Si tous les jeunes acteurs de **Corbo** sont d'une justesse étonnante (Anthony Therrien et Karelle Tremblay en tête), Mathieu Denis prend également un plaisir manifeste à filmer les acteurs de la vieille génération. Dans le rôle du grand-père paternel, Dino Tavarone, en force tranquille, est à la fois dur et capable d'empathie. Il en va de même pour Tony Nardi, en père désabusé par les errements de son fils

Photo : « Tu allais, Jean Corbo, au rendez-vous de ton geste... »



Éviter de mythifier le sujet

cadet, mais tout de même sensible aux tourments de celui-ci. Soulignons également l'habile récréation du Québec de l'époque, avec ses *diners* caractéristiques et ses usines manufacturières typiques.

Dans *Corbo*, la réalisation de Denis fait la part belle aux gros plans des visages. À contre-courant d'un certain cinéma qui cherche à tout prix à mettre à mal les codes esthétiques et narratifs, mais qui n'a au final que bien peu de choses à dire sur le monde, *Corbo* affiche un classicisme assumé et parfaitement maîtrisé. Mais la forme classique du film, admirable, ne renie pas pour autant une certaine contemplation qui s'inscrit notamment dans la durée de certains de ses plans. Les enjeux du film sont clairement exposés et la fatalité y est implacable. Habile, Mathieu Denis refuse d'insuffler toute forme de pathos ou de mélodrame à son récit. Le cinéaste évite également, avec raison, de mythifier son sujet. Jean Corbo, malgré l'Histoire qui le rattrape, est somme toute un adolescent de 16 ans comme les autres. En dépit de ces remarques, certaines répliques, certains dialogues sont parfois un peu appuyés et lourds. Il s'agit là d'un des principaux écueils du film politique. Certains diront qu'il était un peu facile d'évoquer le contexte politique de l'époque en faisant réciter des extraits d'écrits de Frantz Fanon sur le colonialisme par des têtes dirigeantes du mouvement felquiste. On pourrait adresser la même critique à l'endroit de l'extrait de *La Bataille d'Alger* (Gillo Pontecorvo, 1966), film politique phare de toute une génération, que

visionnent Jean et son frère aîné dans une salle de cinéma. Rappelons toutefois que le cinéma, en raison de sa durée (courte par rapport à la télé-série), impose parfois cette forme de « raccourcis » narratifs.

Rarement un film de fiction au Québec aura été aussi loin que *Corbo* dans son exploration du politique, des dimensions personnelles et collectives du militantisme et du dilemme intrinsèque à toute forme d'engagement sérieux. Cette idée dialectique est présente durant tout le film : dans cette fin qui se veut le miroir du début (Jean marche, au ralenti, mais de face, cette fois), dans le double du jeune felquiste qui regarde ce dernier accroupi près de la bombe sur le point d'exploser et dans cette dualité avec le frère aîné qui prône l'engagement au sein d'un parti politique plutôt que la violence. Denis se situe toujours habilement entre ces deux pôles, prenant bien soin de ne pas glorifier ou condamner les actions de ses personnages. Si la mort de Jean Corbo nous paraît bel et bien absurde en un sens, le cinéaste contrebalance cette impression en terminant le film par la lecture en voix off du communiqué que le FLO avait adressé aux parents de Corbo, à la suite de sa mort. Bref, il y a certes ici mort d'homme – un adolescent de surcroît –, d'une part, mais il y a aussi, d'autre part, la lutte et la cause qui transcendent (parfois cruellement) les individus. C'est sur cette déchirante conclusion que Denis laisse le spectateur.

Si la filiation avec le cinéma de Pierre Falardeau mentionnée plus haut semble évidente aux yeux de l'analyste, peut-être est-elle inconsciente, voire non voulue, de la part de Mathieu Denis. Certes, *Corbo* est une œuvre moins militante et moins didactique que ces films de Falardeau (qui ne sont pas exempts de défauts non plus), mais tous trois sont des films tragiques qui se penchent sur l'Histoire. Ils traitent de moments traumatiques, de la violence politique et révolutionnaire (et de ses conséquences) qui en est la source, et d'événements historiques dont l'issue est évidente, claire et limpide. Pour ces raisons, *Octobre, 15 février 1839* et *Corbo* font figure d'exceptions dans la cinématographie québécoise. Souhaitons d'ailleurs que l'intérêt des créateurs de *Corbo* pour l'Histoire « fasse des petits ». Et que les cinéastes, producteurs et scénaristes québécois aient, à l'avenir, le courage d'explorer davantage la voie du politique dans leurs films. ► **Cote:★★★★**

■ **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 59 – **Réal.:** Mathieu Denis – **Scén.:** Mathieu Denis – **Images:** Steve Asselin – **Mont.:** Nicolas Roy – **Mus.:** Olivier Alary – **Son:** Claude La Haye, Patrice Leblanc, Bernard Gariépy Strobl – **Dir. art.:** Éric Barbeau – **Cost.:** Judy Jonker – **Int.:** Anthony Therrien (Jean Corbo), Antoine L'Écuyer (François), Karelle Tremblay (Julie), Tony Nardi (Nicola Corbo), Marie Brassard (Mignonne Corbo), Jean-François Pronovost (frère de Jean), Dino Tavarone (Achille Corbo) – **Prod.:** Félize Frappier – **Dist. / Contact:** Séville.